



COLLECTION " A LA FRANÇAISE " N° 2

Prix : 3.50

· POUR PARAÎTRE



L'HISTOIRE DE FRANCE
ILLUSTRÉE

—••••—
32 fascicules de 12 pages
entièrement illustrées avec légendes
par nos meilleurs artistes.

—••••—
Pour paraître à partir de juillet 1942.

—••••—
Dans la COLLECTION " A LA FRANÇAISE "

- La Belle Histoire de Surcouf**, par J. de Roincé
- » **de J. Cartier**, par J. de Roincé
- » **de Jambe d'Argent**, par J. de Roincé
- » **du Grand Ferré**, par Le Roy

La belle histoire de La Duchesse en sabots

ANNE de BRETAGNE
REINE de FRANCE

1476
1514

Le 26 janvier 1476 fut un jour de fête au château de Nantes, résidence de François II, duc de Bretagne. Un jour de fête aussi pour tout le duché, car les bonnes nouvelles vont vite.

La duchesse, seconde épouse du souverain, vient de lui donner une héritière.

En France, peut-être, la naissance d'une fille aurait provoqué une déception, car la loi salique réserve, dans ce pays, aux seuls garçons l'accession au trône.

En Bretagne, par contre, ou rien n'écarte les femmes du pouvoir, il est donc permis de se réjouir sans réserve.

Plus que tout autre, le duc ne cache pas son bonheur. C'est qu'il a plusieurs raisons de s'associer à l'allégresse de ses sujets.



Agé de quarante-deux ans, François II a perdu, en 1469, sa première femme, qui est morte sans lui laisser d'enfants. Remarié à Marguerite de Foix, il a dû attendre pendant de longues années cette naissance pourtant si désirée.

Enfin, désormais, un enfant égaye son foyer et son rire va retentir dans les vastes salles de cette rude forteresse qu'est le château de Nantes.

La présence de cette héritière a fait disparaître toutes les craintes du souverain. Sa succession est assurée. Après lui, des prétendants,



tous aussi ambitieux les uns que les autres, n'auront pas à se disputer son lourd héritage. Le trône de Bretagne ne sera pas l'objet de convoitises.

Aussi, pour bien marquer son contentement, le duc tient à donner à sa fille le nom d'une sainte que les Bretons honorent comme leur protectrice, celui de cette Anne, à laquelle ils ont consacré tant de pardons célèbres.

Sans doute également veut-il implorer cette sainte et lui demander, pour son peuple comme pour sa fille, sa protection. C'est que l'indépen-



dance bretonne, si jalousement défendue jusque-là, est plus que jamais menacée. Les Français, les Anglais et même les Espagnols rêvent de s'emparer de ce pays dont la situation géographique les tente...

Aux menaces des uns, aux intrigues des autres, il faut opposer une force nouvelle.

Aussi, François II et ses conseillers forment-ils déjà des projets sur la tête de l'héritière du duché. Il s'agit de trouver pour elle un mari capable de tenir en échec toutes les ambitions.



« VOUS SEREZ DUCHESSE DE BRETAGNE »
Quelques années s'écouleront.

Anne n'est plus un bébé.
C'est maintenant une petite fille qu'il faut former et éduquer. Une gouvernante est choisie, Françoise de Dinan, dame de Châteaubriant et dame de Laval. Pour occuper cette haute fonction, cette personne possède, certes, de beaux titres de noblesse, mais surtout — et c'est ce qui guidera le choix du duc — elle est fort instruite, savante même et capable d'orienter l'éducation de son élève.



Le programme qu'elle impose à celle-ci est varié. Il comprend l'enseignement du breton, du français, du latin, du grec... L'étude de la musique, de la poésie, de la peinture et de la broderie le complète fort heureusement.

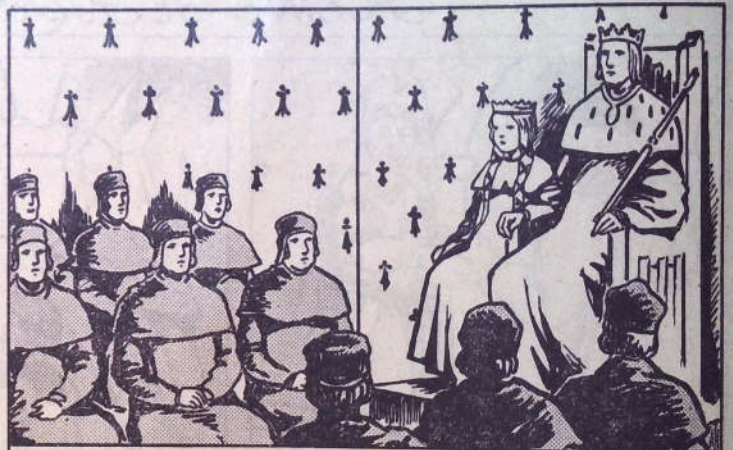
En même temps, son esprit reçoit la formation que nécessitent les obligations de l'avenir.
— Vous serez duchesse de Bretagne, ne cesse de répéter Françoise de Dinan.

Ainsi, toute jeune, Anne comprend qu'elle doit travailler. Elle n'est pas une petite fille comme les autres, comme toutes celles qui partagent ses distractions. Elle doit souvent négliger les jeux de son âge pour apprendre son métier de souveraine.

Elle n'a pas le droit d'oublier qu'elle sera, un jour, duchesse de Bretagne.



Ces quelques mots suffisent. Elle n'en tire pas d'ailleurs vanité. Bien au contraire, même, et elle sait demeurer simple. Son grand plaisir est de s'occuper de son logis, d'orner et de décorer ses appartements, de se préparer à ses devoirs de femme tout en ne négligeant pas ceux de sa charge.



Duchesse de Bretagne !

Il n'y a plus à lui répéter. Elle le sait, aussi bien quand elle doit travailler avec sa gouvernante que lorsqu'elle doit paraître, toute menue et chétive — elle n'a encore que neuf ans — aux côtés du duc, son père, devant les membres du Parlement réunis pour discuter de toutes ces choses sérieuses, auxquelles elle ne veut pas demeurer étrangère.

**MORT
DU DUC FRANÇOIS II**

Neuf ans seulement.
Si jeune et pourtant
il est déjà souvent ques-
tion de son mariage.
C'est Françoise de
Dinan qui, la première,
a tenu à le lui annoncer.



— Vous se-
rez reine, dit-
elle, car mon-
seigneur le duc
a décidé que
vous épouse-
riez...
— Qui donc?



— Son Al-
tesse Royale
le prince de
Galles, fils
du roi d'An-
glettre.



L'héritière de Bre-
tagne secoue la tête.
Le choix lui déplaît.
Puis comme on insiste,
elle déclare tout net :
— Je veux un mari
qui soit de Bretagne,
moi...



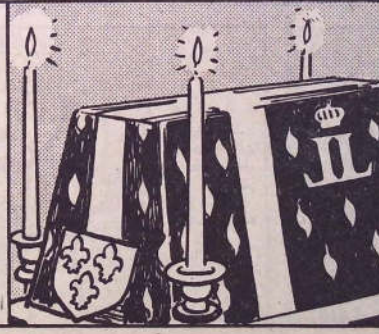
Tandisqu'elle
manifeste ainsi
sa volonté de
demeurer Bre-
tagne, les in-
trigues et les
menaces se pré-
cisent.



C'est que les cho-
ses vont de plus en
plus mal entre Fran-
çois II et Louis XI,
roi de France.



Celui-ci
réclame et
exige l'hom-
mage féodal.
Le duc refuse
et les juris-
consultes qui
l'assistent ré-
pliquent que
le souverain
breton tient
son duché de
Dieu et non
pas du roi de
France.



Pour l'instant on en demeure aux questions juri-
diques, mais les choses peuvent se gâter.
La mort de Louis XI provoque une détente.
Charles VIII lui succède.

Hélas! l'accalmie est de courte durée. Si c'est Charles VIII qui règne — mais il n'est encore qu'un enfant — c'est la dame de Beaujeu qui gouverne. Or, cette fille aînée de Louis XI a hérité de son père cet amour des intrigues qui continue à l'exercer à l'égard de la Bretagne.

Aussi les jours qui viennent sont-ils des journées de deuil et d'angoisse pour les habitants du château de Nantes.



Tout d'abord, Marguerite de Foix, la mère d'Anne, meurt. Puis, certains seigneurs bretons traitent à Montargis avec la dame de Beaujeu.



A la mort, vient de s'ajouter la trahison.

François II se trouve soudain privé de son armée. Il se rend à Rennes, où le Parlement doit se réunir, et à il remporte une victoire. Tous les représentants du pays sont à ses côtés, tous répudient le traité de Montargis et en même temps que le duc, ils acclament Anne qui l'accompagne.



Cette fois encore, en présence du danger, il est fort question du mariage de la future duchesse. Plusieurs candidats sont sur les rangs. A tous on laisse quelque espoir.

Anne est revenue à Nantes dans ce beau château où l'on espère qu'elle est en sécurité. Et là, pour la distraire aux heures de récréation, elle écoute un brave homme, un poète, Jehan Meschinot.



Cet homme qui connaît tant d'histoires a été le chantre de cinq ducs. Ses récits font pleurer la petite duchesse, surtout quand il évoque la belle figure du duc Arthur.



Et le vieux poète de lui redire les exploits de l'aïeul, de celui qui, déjà, est passé dans la légende, de celui qui fut, si souvent, victorieux des Anglais.



— Parlez-moi de lui, ne cessez-elle de répéter. Redites-moi ses exploits.



Pendant ce temps, François II se débat au milieu des pires difficultés. L'heure des discussions est terminée, l'on commence à s'armer, l'on va se battre. 1488... année de guerre, année de misères.



L'armée bretonne est battue à Saint-Aubin du Cormier. François II se retire au château de Gazoire, à Couëron, petite localité située entre Saint-Etienne de Montluc et Nantes. Il est à bout de forces et pour continuer la lutte il lui faut de l'argent. Anne met en gage tous les bijoux de la famille ducal et envoie à son père 900.000 livres. Mais voici encore de mauvaises nouvelles. Si Rennes résiste toujours, Dinan, puis Saint-Malo, viennent de capituler.



Le duc doit accepter les conditions qui lui sont imposées. Il signe le traité du Verger, qui, entre autres clauses, contient celle-ci : Anne ne peut se marier sans le consentement du roi de France. Epuisé, François II ne peut survivre à une telle défaite. Il meurt à Couëron le 9 septembre 1488.



Et aussitôt, le chancelier Philippe de Montauban de rendre à la petite fille qui vient pleurer devant le cadavre de son père, l'hommage qui, désormais, lui est dû. — Votre Altesse, duchesse de Bretagne, Anne est désormais souveraine. Elle a douze ans. Mais ces douze premières années de son existence ont été si remplies, si pleines d'enseignements, que ce n'est plus une enfant.



LA DUCHESSE ORDONNE...
Tout de suite, comme les circonstances l'exigent, elle fait figure de duchesse. Elle écoute ses conseillers, le maréchal de Rieux, François de Dinan, le sire d'Albret, Philippe de Montauban, Dunois et Comminges.



ANNE. Ce nom, ce n'est plus celui d'une élève, c'est celui d'une souveraine. Et elle entend qu'on le respecte. **ANNE.** Ce n'est pas seulement une signature. C'est beaucoup plus. C'est un ordre. A cet ordre, certains prétendent se dérober. Le maréchal de Rieux, tout d'abord. Comme il a fait partie du conseil de tutelle, il a la prétention de tout régenter. Anne de Bretagne lui fait entendre qu'il doit rester à sa place de chef militaire. Pour le reste, elle s'en charge.



Avec le concours du grand chancelier, elle fait rentrer les impôts, régle les questions de dépenses, surveille étroitement les justices seigneuriales dont son père — elle ne l'a pas oublié — avait tant à se plaindre. Elle encourage l'enseignement et s'intéresse tout particulièrement à l'université de Nantes, fondée par François II.

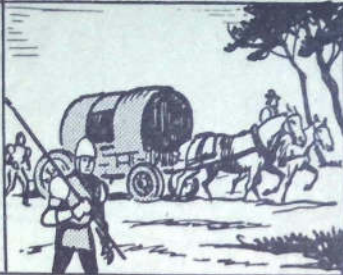


Répetons-le, elle n'a que douze ans. Ce lourd travail auquel elle s'astreint ne l'empêche d'ailleurs pas de continuer à s'occuper de ses appartements, où elle a su réunir de précieuses collections, de jolies broderies. Quoique souveraine, la duchesse demeure une femme.

Ces appartements, elle doit d'ailleurs les abandonner.

Ce sera pour fuir Nantes, où sévit une épidémie terrible. La Cour, alors, se réfugie à Guérande, puis à Redon.

C'est à Redon que le sire d'Albret provoque un coup de théâtre qui va tout bouleverser.



Brusquement, il se présente à la duchesse et il émet la prétention de l'épouser sans plus tarder.

Anne proteste, discute et finalement refuse net. De son côté d'Albret se fâche et entraîne de Rieux dans sa rébellion.



Cette révolte vient à propos. Le roi Charles VIII n'attendait, en effet, qu'une occasion d'intervenir en Bretagne. Une forte armée française envahit le duché et s'empare successivement de Montfort, de Guingamp, de Morlaix, de Brest, de Vannes... Sans doute va-t-elle poursuivre sa marche sur Nantes, quand soudain une armée bretonne arrête sa course.



Cette nouvelle troupe sur laquelle personne ne comptait est commandée par de Rieux, c'est-à-dire par celui grâce auquel le roi de France entendait arriver à ses fins. Que s'est-il donc passé ?



Quittant Redon, les deux hommes, suivis de leurs guerriers, regagnent Nantes dont ils soulèvent la garnison. En même temps ils proclament la déchéance du chancelier Montauban qu'ils accusent de manœuvres dangereuses. Ce qu'ils lui reprochent surtout, c'est de demeurer le conseiller fidèle et dévoué auquel la souveraine aime à faire appel.

Tout simplement ceci. Le maréchal de Rieux est bien en lutte avec sa souveraine, mais il n'entend pas que d'autres profitent de la situation. Breton il est, Breton il reste.

De Montauban, de son côté, ne demeure pas inactif. Il a maintenant un but à atteindre : faire procéder au couronnement de la duchesse.

Anne l'approuve, mais auparavant elle désire faire autour d'elle l'union la plus complète.

Pour y parvenir, elle veut se rendre à Nantes afin de regagner à sa cause de Rieux et ses complices. Accompagnée par quelques fidèles, elle arrive aux portes de la ville et demande la reddition des rebelles.

De Rieux et d'Albret ne veulent rien entendre, mais comme ils craignent la défection du peuple nantais, qui aime sa petite duchesse, ils décident de tenter un coup de force.



La chose est simple. Il s'agit de profiter de la nuit pour enlever Anne, qui, prisonnière, devra accepter le mariage qu'elle s'obstine à refuser. Malheureusement pour les conjurés, les fidèles Montauban et Dunois veillent. Quand ils voient arriver les hommes d'armes ils n'hésitent pas. Montauban se précipite, réveille la duchesse, la roule dans un manteau, la jette sur son cheval, puis l'entraîne dans une course folle, en direction de Rennes. Vers Rennes où vont se dérouler les magnifiques cérémonies du couronnement.

LE COURONNEMENT

Aux portes de Rennes, la foule des sujets, foule bruyante, foule joyeuse, se presse ce 7 février 1489. Il y a là des nobles, de riches bourgeois, des commerçants, des ouvriers qui tous ont envahi le faubourg.

Il fait peut-être froid, mais qu'importe, c'est jour de liesse. Ce bon peuple de Rennes, celui-là même qui, il y a quelques mois, refusa de capituler en présence de l'armée française, acclame sa duchesse qui s'en vient se faire couronner.

Un cérémonial est prévu qui règle tous les faits et gestes.

Tout d'abord, Anne doit s'arrêter et faire un court séjour dans une demeure située hors de l'enceinte.



Puis, le 9 février, dans la soirée, un cortège escorté de porteurs de flambeaux vient la chercher et la conduit vers la vieille porte Morde-laïse.

La jeune souveraine s'arrête alors devant le pont-levis qui est fermé, et là, toute seule, elle prononce le serment des ducs et s'engage à «maintenir les privilèges, libertés et immunités de l'Église, de la noblesse et du peuple de Bretagne».

A ce serment répondent les cris de joie de la foule, tandis



que le pont s'abaisse et livre passage à la duchesse. Celle-ci, alors, se rend à la Cathédrale où, suivant la tradition, elle doit passer la nuit. Qu'elle est émuante cette veillée d'armes au cours de laquelle la petite duchesse doit prier, beaucoup prier... Prier pour elle, pour son peuple, pour son duché. Prier pour demander à Dieu de faire que la couronne qu'elle recevra demain ne soit pas trop lourde à porter.



L'Église vient d'ajouter un caractère sacré à son autorité. Elle vient aussi de lui faire prendre l'engagement de respecter et de défendre les anciennes libertés de ses sujets...

Ces fêtes terminées, Anne, qui, pour le moment du moins, ne peut regagner Nantes où se trouvent toujours les rebelles de Rieux et d'Albret, décide de demeurer à Rennes. Et tout de suite, elle se remet au travail.

LA DUCHESSE AUX SABOTS DE BOIS
Anne s'efforce tout d'abord de ramener la paix dans son duché. Elle accorde, tout en leur versant de fortes indemnités, le pardon aux insurgés de Nantes. Ce pardon lui coûte cher, fort cher même, mais elle réalise ainsi l'unité bretonne sans avoir besoin de verser de sang.



Grâce à l'intervention de Maximilien-Charles d'Autriche, elle obtient ensuite le départ des troupes française, qui évacuent presque totalement la Bretagne. En même temps, elle congédie les mercenaires étrangers qu'elle avait dû recruter pour renforcer l'armée bretonne.

Toutes ces négociations ne lui font pas oublier son peuple, son «pauvre peuple» comme elle le dit elle-même en le voyant souffrir.

Pour permettre aux gens de Rennes d'avoir du pain, elle fait construire un four destiné à remplacer ceux qui furent détruits par les hommes d'armes.

Elle protège les habitants de Moncontour et de Lamballe contre les pillards qui rôdent dans cette région.

Mais pour bien administrer son duché, pour payer le départ des mercenaires étrangers, il lui faut de l'argent. Sans hésiter elle met en gage ses bijoux les plus précieux.



Dans la cathédrale, Anne n'est pas seule. Elle est gardée de loin par sa cour qui doit partager ses angoisses. La nuit s'écoule et bientôt le jour luit. L'heure est venue. La souveraine quitte le sanctuaire et s'en va revêtir un costume de gala. Autour d'elle, quelques dames s'affairent comme cela se fait autour des mariées que l'on va conduire à l'autel.

Ne faut-il pas qu'aujourd'hui plus que jamais, Anne de Bretagne soit belle ? Ne faut-il pas que tout à l'heure elle fasse l'admiration de ceux et de celles qui vont l'applaudir ?

Au dehors, déjà la foule se presse et, dominant le bruit de tout ce peuple, on entend le bourdonnement de toutes les cloches de la cité.

Pour recevoir la souveraine, l'évêque a revêtu ses plus beaux ornements. C'est lui qui la conduit à la Cathédrale où va se dérouler la cérémonie, puis c'est lui, encore, qui prononce les phrases rituelles. Anne est couronnée.

Ce peuple qu'elle aime, pour lequel elle se sacrifie, elle décide soudain d'aller le voir. C'est en vain qu'autour d'elle on veut la dissuader de faire ce voyage... On s'étonne qu'elle désire courir les grands chemins alors qu'elle est si bien à Rennes.

Rien n'y fait. Anne a décidé. Ce voyage, elle veut le faire. Elle le fait.

Ses raisons, elle les exprime tout net en une phrase qui rapidement fait le tour du duché.



— Je veux aller, moi-même, mettre ordre, police et provision aux oppressions, exactions et pilleries qui ont été et sont sur notre pauvre peuple.

Voici donc la bonne duchesse en route.

Comme elle n'est pas riche, elle se contente d'une petite escorte. Que craint-elle, d'ailleurs ? Sa meilleure garde, ce sont tous ces sujets qui l'accablent à chaque étape. Elle n'en désire pas d'autre.



A chaque instant elle s'arrête. C'est tantôt pour s'entretenir avec des paysans, tantôt pour s'en aller en pleine campagne visiter une vieille chapelle ou encore une curieuse fontaine.

Mais les bas chemins sont mauvais et toujours embourbés. Alors Anne adopte la chaussure de ses sujets. Elle porte, désormais, des sabots et c'est de ce jour que date ce nom qu'elle portera toujours dans l'histoire. Elle est devenue la «Duchesse aux sabots de bois».



Son voyage terminé, elle regagne Rennes. Cette fois encore, comme aux jours du couronnement, la foule se porte à sa rencontre.

La bonne duchesse revient. Ne faut-il pas aller la saluer ?

Soudain — et ici, c'est plus la légende que l'histoire qui parle — comme elle va franchir la porte Mordelaise, trois jeunes seigneurs se précipitent, s'inclinent respectueusement et lui offrent un pied de verveine.



Le cadeau est modeste mais il s'accompagne d'un gracieux compliment que récite le plus jeune des trois gentilshommes.

— Si ce pied de verveine fleurit, oui, s'il fleurit, Anne, notre duchesse, tu seras reine ! C'est cette légende qui a donné naissance à la chanson célèbre que l'on fredonne encore :

S'il fleurit, Anne, tu seras reine !
Elle a fleuri, la verveine !
Des Français Anne fut reine !

Aux portes de Rennes
Avec ses sabots, don, daine !
Aux portes de Rennes
Elle a fleuri la verveine.

Soudain, Charles VIII brusque, lui même, les choses. Seul, il pénètre dans la ville, parvient jusqu'à la duchesse, surprise, et se présente à elle.

Les voilà tous les deux face à face, seuls, sans témoins.

Pendant que cet entretien se prolonge, les deux troupes fraternisent.



Il n'est plus question de se battre. De joyeuses ripailles s'organisent.

Et voici que soudain une nouvelle cirque, bien vite confirmée.

Anne et Charles VIII sont fiancés.

A partir de ce moment les choses ne traînent pas. Non seulement le mariage est décidé, mais la date en est fixée. Il aura lieu le 6 décembre 1491, au château de Langeais.



REINE DE FRANCE

Le château de Langeais est situé entre Saumur et Tours. Construit sous Louis XI, il appartient au style militaire en honneur à cette époque.



C'est là, dans la grande salle, trop petite pourtant pour recevoir tous les illustres personnages qui s'y pressent, que monseigneur Louis d'Amboise, évêque d'Albi, bénit l'union des deux époux.

Qu'elle est jolie la jeune reine dans sa magnifique robe de drap d'or ! Jolie et simple aussi, car elle possède l'élégance naturelle des gens de qualité.

Farmi les seigneurs qui l'entourent on remarque les ducs d'Orléans et de Bourbon, le chancelier de Montauban qui, si souvent, fut son fidèle conseiller, les comtes de Foix, de Vendôme, d'Angoulême, le prince d'Orange, le sire de Coëtquen...



Rennes, sa bonne ville de Rennes, est aussi représentée, suivant son désir, par le procureur Yves Brillon qu'accompagnent cinq bourgeois.

Il manque pourtant quelqu'un. Dunois, le dévoué Dunois, n'est pas là. C'est qu'en venant de Bretagne il est mort frappé brutalement par un mal qui ne pardonne pas.

Comme tout grand mariage, celui-là comporte un contrat. Mais comme il s'agit de souverains, ce contrat est politique.

Le roi de France s'engage à respecter les libertés bretonnes et reconnaît l'autorité du Parlement de Bretagne. De son côté, Anne apporte à son époux son duché et s'engage, si son époux meurt le premier, à épouser l'héritier du trône.

Tous les détails ont été réglés pour éviter à l'avenir des incidents malheureux. Le précieux document est d'ailleurs l'œuvre de deux hommes qualifiés, les chanceliers de France et de Bretagne, Guillaume de Rochefort et de Montauban.

Anne de Bretagne, reine de France, a à peine seize ans. Pour elle la légende n'a pas menti. Elle a fleuri la verveine, Des Français Anne fut (reine).

Pendant un mois, les jeunes mariés demeurent sur les bords de la Loire, aussi éloignés qu'ils le peuvent des intrigues politiques. Pourtant, le métier de roi a des exigences. Il faut bientôt quitter la Touraine et prendre le chemin de Paris. Tout d'abord, c'est la basilique de Saint-Denis qui accueille la reine.



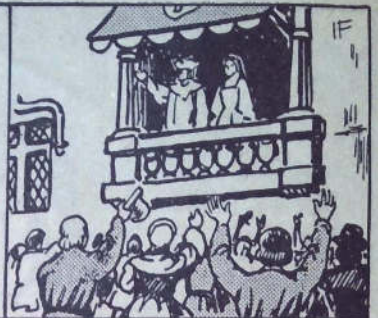
Elle y reçoit, des mains du cardinal - archevêque de Bordeaux, d'abord l'onction, puis le sceptre et la couronne.

Hélas ! cette couronne est beaucoup trop grande pour une si petite tête, si grande même que pendant toute la cérémonie, le duc d'Orléans doit la soutenir au-dessus du front de sa souveraine. Voici enfin Paris. Un Paris en



fête, un Paris qui prend plaisir à acclamer sa nouvelle maîtresse, car elle était si belle, jeune et pleine de si bonne grâce qu'on prenait plaisir à la regarder.

Bien vite encore les derniers cris de joie se taisent. Comme son mari, Anne se remet au travail. De loin elle l'occupe de sa Bretagne. Le 11 octobre 1492, Anne est mère. Un dau-



phin est né, un petit Charles que l'on entoure de soins. Mais l'enfant ne vivra que quelques années. Le 6 décembre 1495 il meurt.

A ce deuil en succèdent d'autres, non moins douloureux pour les infortunés parents qui perdent tour à tour deux autres garçons et une fille qui avait reçu le prénom de sa mère.

Deuils cruels pour la reine qui voit s'écrouler peu à peu son foyer. Un autre chagrin, celui-là plus brutal, tout à fait inattendu, la frappe le 7 avril 1498.

Ce jour-là, au château d'Amboise, le roi, qui assiste



à une partie de jeu de paume, s'affaisse subitement.

On l'étend sur une paille et, au milieu de l'affolement général, on l'entoure de soins. Hélas, il est trop tard. A 11 heures du soir, Charles VIII rend son âme à Dieu.

Le défunt n'avait que vingt-huit ans.

Il laisse une jeune veuve de vingt-deux ans. Anne est désespérée, elle demeure véritablement anéantie, s'isolant sans cesse pour



cacher sa grande douleur, pour pleurer aussi.

Le nouveau roi lui-même — le duc d'Orléans devenu Louis XII — s'efforce de la consoler. Il n'y parvient pas.

Mais, brusquement, dominant sa peine, la jeune femme reprend conscience d'elle-même.

Elle n'est plus reine de France.

Mais elle est toujours duchesse de Bretagne.

Elle ne veut pas l'oublier.



Après un séjour à Paris, elle regagne son château de Nantes, où elle reconstitue sa cour. En même temps elle administre sagement son duché, règle les questions administratives et plus que jamais se consacre entièrement à son peuple.

Pendant ce temps, juristes et diplomates travaillent activement. La duchesse ne doit-elle pas épouser le nouveau roi de France ?



Le 7 janvier 1499, un nouveau traité est signé au château de Nantes, traité qui règle les conditions de cette nouvelle union et qui surtout sauvegarde les droits du duché. C'est que, plus que jamais, Anne tient à ce que le nom et principauté de Bretagne ne soient pas abolis pour l'avenir.

Le lendemain, 8 janvier, en présence des principaux dignitaires des deux cours de France et de Bretagne, elle épouse Louis XII. Cette fois encore, elle est reine.



A la cour de France où elle règne, son activité se déploie. Dotée d'une solide instruction, savante même, elle tient à encourager les artistes. Elle a ses poètes, ses ménestrels, ses écrivains. Elle fait exécuter par eux son « Livre d'heures » qui est une véritable merveille.

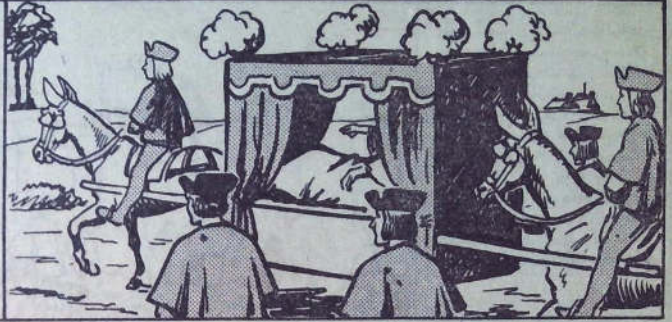
En même temps, elle dirige ceux qui l'entourent et qui doivent lui obéir. Comme autrefois, en effet, elle sait qu'elle doit commander et si elle sait



être bonne, elle entend surtout que ses ordres soient exécutés.

Malheur à quiconque l'oublierait car « elle pardonnait malaisément ». L'anecdote suivante, que conte Georges G. Toudouze dans le beau livre qu'il a consacré à la duchesse, le prouve.

« Un jour, Anne est en litière, la mule de devant est montée par François de Bourdailles qui a huit ans — et qui sera le père de Brantôme — la mule de derrière par d'Estrées, futur grand maître de l'artillerie ; leur marche est inégale. Et, fortement secouée, la reine dit tranquillement :



« Bourdailles, vous serez fouetté, vous et votre compagnon.

« Les deux fient, n'en croient rien, se fient au calme de la souveraine ; et à l'étape, ils reçoivent bel et bien le fouet. Une des forces d'Anne était de ne jamais se fâcher, et une autre, de toujours faire ce qu'elle annonçait.

« Par contre, aux



Saints Innocents et à Pâques, Anne comble tout ce jeune personnel de cadeaux. »

LE VOYAGE DE BRETAGNE

En 1505, Anne craint qu'un nouveau malheur ne vienne s'ajouter à ceux qui ont déjà enlevé son existence. Son mari est malade, très malade.



La reine s'alarme. Elle écrit au pape pour lui demander de faire dire des prières publiques et surtout elle fait vœu de se rendre en pèlerinage au sanctuaire breton de Notre-Dame de Falgoët.



Le roi guérit.

Anne tient sa promesse. Accompagnée d'une suite brillante, elle quitte la Touraine et se rend en Bretagne.

Après un voyage triomphal qui lui rappelle celui qu'elle fit autrefois en sabots de bois, elle arrive le 19 août au lieu de son pèlerinage.



Comme tous les Bretons elle connaît l'histoire de Salaun le fou, cet innocent qui, en l'an 1350, vivait dans un village aux environs de Lesneven, dans le Léon. Qu'étant l'aumône, il s'en allait de porte en porte répétant sans cesse cette prière : « Ave Maria ».



Un jour, on le trouva mort au pied d'un arbre et on l'enterra sans grande cérémonie : O miracle, quelque temps après, un beau lis fleurissait sur son tombeau, et ce lis portait, en lettres d'or, ces mots : « Ave Maria ».

La chose fut vite connue dans tout le pays de Léon et l'on décida de bâtir une église à l'endroit où Dieu avait fait ce miracle.

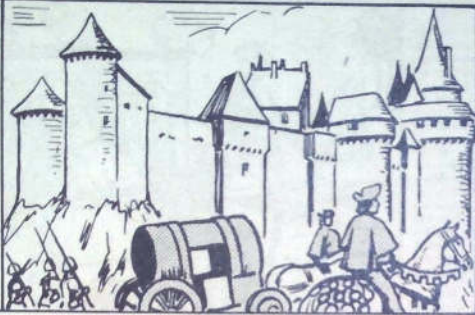
La duchesse tient à s'associer à cet hommage et elle donne des ordres pour que l'on



poursuive les travaux commencés.

Elle se rend ensuite à Saint-Pol de Léon, puis à Morlaix, où on lui offre une hermine vivante. Elle s'en va prier à Saint-Jean du Doigt et poursuit son tour de Bretagne en passant par Trégulier, le pays de Saint-Yves, par Guingamp, par Saint-Brieuc...

La voici à Dinan et à Vitré. Elle regagne ensuite la Touraine, où le roi la réclame.



MORT D'ANNE DE BRETAGNE

Nous sommes en 1513. Anne, dont la vie a déjà été si mouvementée, si pleine d'aventures, a maintenant trente-sept ans. Hier encore, elle était solide, bien portante, et voici que soudain un mal étrange, mal connu des médecins, la grève, la terrasse.

Elle résiste tout d'abord et s'efforce de consoler ceux qui l'entourent.



Ce n'est, veut-elle leur faire croire, qu'un simple malaise dont sa robuste constitution aura rapidement raison. Elle même en est persuadée.

Pour le prouver, d'ailleurs, elle tient à faire preuve d'activité et, plus que jamais, elle s'occupe des choses de l'État. Un ambassadeur du roi de Castille se présente à la cour. C'est elle qui le reçoit et qui l'entretient des intérêts de la nation.

Pourtant le mal empire. Cette fois la reine voit le danger. Courageusement, toujours mal-



trousse d'elle-même, elle dicte son testament.

Puis elle demande à recevoir les Saints-Sacrements.

Ne doit-elle pas, avant de s'en aller, régler toutes choses, aussi bien celles du monde que celles de son âme ?

C'est désormais fait. Elle peut, maintenant, attendre le pire.



Autour d'elle, les médecins s'efforcent, sans d'ailleurs y parvenir, de calmer ses douleurs. Angloisés, les membres de la Cour royale assistent à la longue et douloureuse agonie de celle dont le nom est si intimement lié à tous les événements de ces dernières années.

A 6 heures du matin, le 9 janvier 1514, dans ce château de Blois qui depuis quelque temps est sa résidence, Anne de Bretagne, reine de France, meurt.

La France est en deuil car elle vient de perdre sa souveraine.

La Bretagne l'est également, peut-être même davantage, car elle voit disparaître l'héritière de ses ducs, sa « duchesse en sabots ». Devant la couche funèbre défilent tous ceux qui l'entouraient,



tous ceux qui l'aimaient.

Un artiste prend l'empreinte de son visage. Des chirurgiens embaument son corps et enferment son cœur dans un précieux reliquaire.

Car si sa dépouille mortelle doit demeurer en France, Anne a demandé — ce fut sa suprême volonté — que son cœur soit rendu aux Bretons.

Puis les diverses cérémonies des obsèques se déroulent.

Le 13 janvier, la reine est exposée dans la salle d'honneur du château, où une garde d'honneur la veille.



Le lundi 16, son corps est déposé dans un cercueil.

Pendant quinze jours encore, elle demeure dans cette immense chapelle ardente où un autel a été dressé. Et sur cet autel on célèbre chaque jour plusieurs messes.

Le 3 février, le cercueil est placé sur un chariot, qu'escortent des archers, et aussitôt commence ce qui sera le dernier voyage de la souveraine.



Le funèbre cortège gagne Paris, où une imposante cérémonie se déroule à Notre-Dame.

C'est ensuite la dernière étape, celle qui conduit au tombeau des rois, à la basilique Saint-Denis.



Une cérémonie encore, la dernière, celle au cours de laquelle Maître Guillaume Parvi prononce ces émouvantes paroles :

— Je jure ici devant tous que je l'ai confessée, communie, administrée, et qu'elle est morte sans avoir commis péché mortel.



Le peuple s'effle ensuite devant le cercueil, qui, à l'issue de cet hommage suprême, est descendu dans les caveaux royaux.

La France a rendu à sa reine les honneurs auxquels elle avait droit.

Maintenant, le roi d'armes des Bretons, Pierre Chocque, emporte à Nantes le reliquaire qui contient le cœur de la duchesse.



Cette fois, c'est le fidèle chancelier, Philippe de Mantesban, qui rend un pieux hommage à celle dont il fut toujours — dans les bons comme dans les mauvais jours — le dévoué conseiller.

A la fin d'un office qui se déroule dans l'église des Carmes, il prend le reliquaire et descend sous la voûte. Là, il le dépose entre les cercueils de François II et de son épouse Marguerite de Foix.



Dans la mort, Anne de Bretagne vient de rejoindre son père et sa mère. Et son cœur repose à Nantes, dans cette ville qu'elle aimait tant, sur ce sol breton qu'elle avait toujours défendu.

Anne de Bretagne, duchesse et reine, n'avait vécu que trente-sept ans. Elle laissait deux filles, Claude et Renée, et elle emportait avec elle toute l'affection de ses sujets.

Entrée dans l'histoire et dans la légende, elle a, au cours des siècles, inspiré des chœurs, des poètes, qui tous ont cédé à ses qualités.

Pour n'en citer qu'un, voici pour terminer, ce qu'a écrit d'elle Frédéric de Guyader :

Mais quelle reine aussi, quelle femme adorable.
 Quel amour de duchesse avec des yeux si beaux,
 Son sourire si doux, et ses petits sabots !
 Vous pensez bien que, dès ses douze ans, la mignonne,
 A-ait pour amoureux tous les porte-couronne.

DÉJA PARU



COLLECTION " A LA FRANÇAISE "

Jean Bart	Paluel-Marmont
A travers les Sables (Récit saharien).....	Paluel-Marmont
La Merveilleuse histoire de la Duchesse en sabots (Anne de Bretagne, Reine de France)	J. de Roince
La Merveilleuse Histoire de Murat	P. Rousseau
La Merveilleuse Histoire de Cadoudal ...	P. Rousseau
La Merveilleuse Histoire de Lyautey	P. Rousseau
La Merveilleuse Histoire de Du Guesclin .	Claudel
L'Histoire de Jean Chouan	J. de Roince

COLLECTION DE " L'ALOUETTE "

Le petit Chaperon Rouge.
La Belle au Bois dormant
Le Petit Poucet.
Le lapin mystérieux.
Riquet à la Houpe.
Cendrillon.
Peau d'Ane.